

D 976 ÉQUATEUR: TÉMOIGNAGE D'UN PAYSAN INDIEN

La prise de conscience sociale en milieu populaire, en particulier chez les Indiens de la région andine de la Sierra, est actuellement un phénomène étroitement lié au comportement religieux. Le travail de conscientisation est en particulier le fait de l'Eglise catholique de la province du Chimborazo. La personnalité de Mgr Proaño, évêque de Riobamba, est aujourd'hui bien connue (cf. DIAL D 190, 210, 326, 327, 331, 350 et 538): c'est lui qui a donné l'impulsion au travail des communautés de base (cf. DIAL D 964). A la veille de son départ à la retraite, on peut mesurer les résultats de ses choix pastoraux, au niveau populaire. Le témoignage ci-dessous en est une illustration typique. Il est intéressant à un double titre: sur le plan ethnographique, comme description des rapports sociaux et des problèmes communautaires; sur le plan culturel, comme focalisation du facteur religieux en tant que force de changement social et politique.

Note DIAL

Interview d'Emilio Luna, marié, 10 enfants
responsable de la paroisse de Achupallas, 14.000 habitants,
dans la province de Chimborazo (Equateur)

Question - Don Emilio, depuis quand êtes-vous missionnaire?

Réponse - Je suis missionnaire depuis que le Père Luis Antonio me l'a demandé. J'étais catholique, mais pas un chrétien engagé. Je savais chanter à l'église et dire le chapelet. J'étais maître de chapelle (1). Mais le prêtre m'a dit: "Il vous manque quelque chose. Vous devriez suivre des cours, devenir missionnaire, aller chez les pauvres". Le prêtre m'a alors invité aux cours de Santa-Cruz (2).

J'y ai été, mais avec réticence. Je me disais: voilà vingt ans que je suis maître de chapelle, et c'est seulement maintenant que je vais apprendre à être chrétien! C'est par curiosité que j'y vais. Je rencontre là des gens à l'aise. Je reste sans rien dire, uniquement à écouter. J'ai constaté que la confiance régnait entre les gens. Ils étaient à tu et à toi. J'étais comme un étranger, loin... Il y avait là d'autres sacristains. Très avancés. Et moi, tout honteux. Je ne participais qu'aux chants. Je ne savais pas me servir de la Bible. Je n'y connaissais rien en chapitres et en versets. A l'église c'est le prêtre qui se servait du missel. Moi, je m'occupais de la partie des chants. Là, aux cours de Santa-Cruz, j'ai appris à connaître

(1) C'est-à-dire chargé des chants de la messe (NdT).

(2) Maison de rencontre et de formation du diocèse de Riobamba (NdT).

la Parole de Dieu, la Bible: ce que c'est l'Ancien Testament, le Nouveau Testament; ce que c'est les différents livres, la Genèse, l'Exode...

C'est comme ça que j'ai commencé. Après j'ai été à d'autres cours. Mais je n'étais plus aussi timide. J'ai amené des compagnons. J'apprenais à découvrir comment tout cela se tenait. A Santa-Cruz, ils m'ont demandé de participer. Que je fasse la lecture et que je donne la signification de la Parole de Dieu. J'ai fait la lecture. Ils ont aimé comme j'avais lu. Cela m'a donné du courage. Je suis devenu populaire, surtout dans les moments de détente avec mes histoires, mes jeux et mes devinettes. C'est comme ça, dans cette ambiance-là, que j'ai progressé.

Un jour, j'ai été à Chunchi pour une réunion. D'ordinaire la messe est célébrée dans la salle de réunion, pour finir la rencontre. C'était le dimanche du Christ-Roi. Le Père Pacho me dit: Emilio, c'est toi qui vas faire la lecture de la Parole de Dieu et le dialogue après. J'étais prêt à organiser le dialogue avec les compagnons, comme on le fait familièrement. Mais voilà que la messe avait lieu à l'église, avec la population de Chunchi. Il fallait que je prenne la parole. Mes jambes tremblaient. Aller pour la première fois devant tout le monde et parler du Christ-Roi... Il y avait là du gratin, des grands propriétaires. J'ai parlé du Christ méconnu, quand il est devant les autorités. C'est pour ça qu'on lui pose la question en blaguant: "Tu es roi?" Il répond: "Oui, je le suis. Mais je n'ai ni grande propriété ni policiers à commander. Mon royaume n'est pas de ce monde. Sinon j'aurais des policiers à mon service". J'ai presque tout comparé à la situation de Chunchi. Il manquait seulement de donner le nom du lieutenant politique. Cela m'a donné du courage, même si mes jambes tremblaient. J'ai parlé et les gens répondaient. Le dialogue s'est terminé. En sortant de la messe, nous nous sommes réunis. Ils m'ont donné l'abrazo en m'encourageant: "Bravo, compagnon, continue!"

Q.- Vous n'avez pas eu de problèmes avec les gens de Chunchi?

R.- Moi, non. Mais le curé, si. Il y a eu des protestations contre les réunions (3). Les gens disaient que le presbytère c'est les gens du centre qui l'avaient construit, et pas pour que les Indiens viennent le salir.

A Chunchi même, on m'a proposé d'aider pour l'alphabétisation des paysans. J'ai été à un premier cours pour connaître le programme d'alphabétisation, car je voulais travailler avec les paysans. Après les cours j'ai été nommé animateur de secteur. J'ai mis en pratique le programme. En allant à pied dans les communautés (4). En réunissant les responsables des communes, les présidents, pour que ce soit les gens eux-mêmes qui se chargent de l'alphabétisation. Mais ce n'était pas facile. Les gens disaient: qu'est-ce que ça vaut un paysan, comme alphabétiseur? Il faut que ce soit un Blanc. Des instituteurs présentaient leur groupe d'enfants comme groupe d'alphabétisation, tandis que moi j'avais mis un paysan avec une liste d'adultes. L'instituteur m'a attaqué devant la direction de la province de Riobamba.

Alors j'ai dit: j'ai été à l'école, je me suis rendu dans la communauté, j'ai appelé le président de la commune, j'ai réuni les habitants. Les gens ont élu un alphabétiseur, comme le veut la loi. D'après la loi, il faut que ce soit quelqu'un de la communauté. A mon avis, c'est le paysan qui doit être l'alphabétiseur. Il a travaillé pendant six mois sans rien gagner. Après la réunion de Riobamba, il a commencé à gagner.

(3) Sur ce type de réaction des Blancs et des métis, cf. DIAL 714(NdT).

(4) Les villages et les hameaux indiens (NdT).

Je suis resté dans l'alphabétisation pendant huit mois. Il y avait vingt-quatre centres à Achupallas. Il fallait aller à pied, parfois sans manger, parfois sans dormir. Mais j'en ai eu marre de l'alphabétisation parce que j'ai vu la saloperie qui consistait à faire travailler sans rien payer. A la direction de la province on ne me donnait pas de salaires pour payer les alphabétiseurs. Il y a même eu des gens pour dire que je gardais l'argent pour moi. Pour finir j'ai laissé tomber. On a dit que l'évêque et les prêtres m'avaient poussé à démissionner et qu'ils étaient contre l'alphabétisation. Mais moi, quand je collabore, c'est librement et sans pression. Il y a maintenant quatre animateurs pour faire le travail que je faisais. Je me suis alors consacré uniquement à la doctrine. On peut pas faire deux choses en même temps. Je suis revenu au service de l'église.

Q. - Effectivement vous êtes maintenant "curé" de Achupallas qui compte 14.000 habitants. Comment c'est arrivé?

R. - J'étais allé dans les communautés avec le curé de la paroisse pour la préparation à la communion. Les prêtres ont été mon école. Chaque fois qu'il vient, le Père Oswaldo bavarde avec moi. Au début il m'a confié la charge des registres. Les prêtres m'ont sans doute trouvé quelques qualités. Ils m'ont demandé si je voulais être au service de l'église. Cela faisait dix-sept ans que j'étais maître de chapelle. Je suis un chrétien convaincu.

Une fois, un prêtre m'a renvoyé. Je suis retourné à mon travail d'ouvrier agricole. Mais je savais diriger les chants. J'ai acheté un accordéon. J'ai été à Alausi pour me perfectionner. C'est comme ça que je suis redevenu maître de chapelle, mais cette fois payé par les gens et non par le prêtre qui ne voulait pas d'employé. C'est pour ça qu'il nous avait mis à la porte, moi et le sacristain. Le sacristain a déposé une plainte contre le curé et il a reçu 6.000 sucres. Moi je n'ai rien fait. Je n'ai pas été chercher un avocat: c'est Dieu qui sait.

Le Père Oswaldo avait parlé à Mgr Proaño et il m'a proposé que je m'occupe des registres. Il a dit: c'est quelqu'un qui est capable, il a de bons antécédents. De fait, je collabore à tout avec les gens (je suis trésorier du conseil paroissial). Je suis toujours en réunion pour la paroisse. Les gens n'en reviennent pas que je travaille pour la paroisse. Certains me critiquent. Ils disent que je m'oppose à la venue d'un autre curé, qu'il y en a d'autres qui voudraient bien venir, mais que je ne veux pas. Ils disent que je vis aux crochets de la paroisse.

Au début je ne m'occupais que des registres et je rendais service pour la préparation aux sacrements, mais sans plus. Une fois, dans une réunion de toute l'équipe de la région d'Alausi, ils ont envoyé une lettre à l'évêque pour me permettre de baptiser. Un jour, presque sans réfléchir, j'avais dit à Mgr Proaño que j'étais prêt à faire les baptêmes s'il me donnait l'autorisation. A l'époque Mgr Proaño avait répondu: "Il faut s'y préparer". C'était il y a presque deux ans. L'équipe a écrit la lettre, ils ont signé, ma femme aussi. La réponse de Monseigneur est venue: d'accord. Premièrement, parce que le CELAM (5) disait qu'il fallait valoriser les laïcs; deuxièmement, parce que j'avais rendu service à l'église et que je connaissais les communautés; troisièmement, parce que les rapports des prêtres et des personnes qui me connaissent étaient favorables; quatrièmement, parce qu'il n'y a pas de prêtres, il me charge des baptêmes, des saintes-huiles, de la communion et des livres. Et aussi la préparation des catéchistes et la continuation des dévotions populaires. Il ne m'a pas donné l'autorisation de faire des mariages. C'est resté réservé, en quelque sorte. Il m'a autorisé

(5) Conseil épiscopal latino-américain, organe de liaison entre les conférences épiscopales du continent (NdT).

pour une année. L'autorisation peut être renouvelée ou retirée. Je suppose que Mgr Proaño sait si je suis apte. D'autres personnes le diront aussi.

J'étais aussi chargé des informations sur le mariage. C'est comme ça que j'ai reçu la visite de gens de Totoras (4.000 habitants). Mais après ils devaient aller se marier ailleurs. Les paysans de Totoras m'ont dit: "Si l'évêque vous a autorisé à baptiser, pourquoi que vous ne pouvez pas marier?" J'ai répondu: "Si vous lui demandez en disant que vous en avez besoin, peut-être qu'il dira oui". Alors les gens ont demandé à l'évêque quand il est venu à Totoras. Nous avons demandé un prêtre pour la paroisse d'Achupallas. S'il n'y a pas de prêtre, que Monseigneur donne à Don Emilio l'autorisation de marier, pour éviter comme ça d'aller loin pour se marier. L'évêque a répondu: "je l'autorise à le faire". J'ai fait un mariage devant lui, à Totoras et à Achupallas.

Pour les gens, les uns sont d'accord, les autres pas. C'est couci-couça, question confiance. Les uns me félicitent: "Enfin, la paroisse a un vrai représentant d'Eglise! Nous avons une vraie paroisse!" C'était pas le cas des autres.

Je continue à me battre. Au cours d'une réunion de paysans-missionnaires, mes compagnons ont appris que j'avais l'autorisation. Ils m'ont posé la question: "Combien d'argent tu demandes?" Ils disaient des plaisanteries, mais au fond c'était de l'envie. Quand ils ont eu fini de rire, j'ai dit: "Vous savez, devant la société, je ne suis rien. Vous avez raison de rire. Mais si des prêtres vous font partir de leurs paroisses, pourquoi pas moi? Il ne faut pas être envieux."

Q.- Vous pensez que d'autres paysans pourraient avoir les mêmes responsabilités?

R.- Oui, ils peuvent, s'ils le veulent. Moi je n'ai aucun diplôme, aucun examen. J'ai uniquement la foi et je m'entends bien avec les pauvres, avec les paysans. Ils n'ont pas peur de moi, ni le "respect" qu'on accorde au prêtre. Ils blaguent avec moi. Je plaisante avec eux et, en plaisantant, je passe.

Q.- Avez-vous parlé de cela avec le groupe des paysans-missionnaires?

R.- On n'en a pas encore parlé avec l'équipe des paysans-missionnaires. Il y en a trois autres comme moi à Achupallas, chacun dans une communauté. Mgr Proaño pense à en autoriser d'autres. Moi, avec mes 55 ans, je suis vieux. Il faut penser à la relève. Au centre de l'agglomération il n'y a personne. Il en faut pour la campagne. Ils devront aller à des cours. Avec certains j'ai parlé de ce que j'ai reçu. Ce que c'est que l'Eglise. Ce que c'est le renouveau de l'Eglise.

Quand je parle aux anciens, je leur dis:

- Vous vous rappelez de la première radio à piles?
- On s'en rappelle.
- Vous vous rappelez des premières lanternes à pétrole, de la façon de voyager à Alausi?
- On s'en rappelle.
- Vous vous rappelez des impressions de voyage par le train?
- On s'en rappelle.
- Alors, pourquoi vous vous étonnez? Aujourd'hui, même les enfants ont la radio. La vie des gens change. Les gens ont des chaussures. Vous connaissez Guayaquil, Quito, Cuenca. Tout change. La vie change. Et il n'y aurait

que la religion qui ne devrait pas changer? Non. Il faut savoir qui est Taïta Dieu (6), qui est le Christ, la Vierge Marie. C'est ça qu'il faut apprendre à connaître et à découvrir.

- Ce n'est pas de notre faute, répondent-ils. Avant on nous a appris autrement. On faisait baptiser et on se mariait sans préparation. On ne savait rien.

Q.- Vous accepteriez si Mgr Proaño vous proposait d'être prêtre?

R.- Je vais vous dire: il n'y a que les Blancs pour pouvoir être prêtres.

Q.- Vous êtes père de famille. Combien d'enfants avez-vous?

R.- J'ai dix enfants: deux à la maison et huit autres en dehors qui m'aident. Je n'ai pas de cultures ni de bêtes. Mes enfants m'aident pour que je puisse travailler pour l'église. Quand je dis oui, c'est oui. J'ai dit oui à Taïta Dieu. A l'évêque aussi. Le reste, c'est de l'humain: la proposition, la vérification. Voilà des années que je voulais être missionnaire. Pas parce que j'étais bon, mais pour me faire pardonner mes péchés. Je rêvais d'être missionnaire. Mais je n'imaginai pas que je serais chargé de l'église. C'est la réalisation de ce que j'attendais. Pas d'un seul coup, mais peu à peu. Je ne dis pas que je suis parfait, comme le disent à leur propos les évangéliques (7). Je ne suis pas toujours apprécié à la paroisse. Les fêtes traditionnelles de la St-Jean, je ne les passe pas à Achupallas, car je serais obligé de boire et si je refuse, ils m'en veulent. Alors je pars en mission, c'est plus prudent.

Q.- Vous accepteriez d'être prêtre?

R.- C'est comme un rêve que Dieu me ferait faire.

Q.- Quelle différence y a-t-il entre ce que vous faites aujourd'hui et ce que vous faisiez avant?

R.- La différence c'est qu'avant j'étais l'employé du prêtre. Je n'avais pas de vie indépendante. Je faisais réciter le chapelet, puisque je devais le faire, ou je chantais la messe, avec dévotion ou sans dévotion. Maintenant ce n'est plus comme ça. J'ai accepté mes nouvelles tâches, même sans préparation théologique, mais je les remplis avec sérieux, dans la bonne volonté et de tout coeur. Certains se moquent de moi en disant: "Eh oui! toi aussi tu te soûlais, et maintenant tu joues au petit saint!" Je rends grâce à Dieu car ils me rappellent comment j'étais. C'est les prêtres qui m'ont encouragé, qui m'ont aidé. Et souvent, c'est la communauté qui vous décourage.

Q.- Par envie?

R.- J'en sais rien. Peut-être. Le lieutenant-politique a fait une grosse campagne contre moi en disant qu'avec toutes ces réunions, ça ne fait que monter les Indiens contre les Blancs. Que tout ça vient de Mgr Proaño, qui est un communiste. Il m'a dit: "Avant, tu étais un ami. Maintenant je te méprise, pour te dire la vérité". Le lieutenant-politique va dans les communautés et il dit aux gens: "Ne vous laissez pas embobiner par les curés

(6) "Taïta": littéralement "père", avec extension de sens aux personnes respectables et aimées (NdT).

(7) Dénomination habituelle des membres de sectes religieuses (NdT).

"et par Emilio. Vous êtes des bons catholiques, vous n'avez pas besoin "d'aller aux réunions. Où est-ce qu'il a appris, Emilio?" Mais il y a des gens qui ne sont pas d'accord.

Quand il y a un mort dans le village, il y a beaucoup de gens qui viennent à l'église, même les instituteurs et les élèves. Je demande à Dieu qu'il m'éclaire et qu'il me donne le courage de parler, d'expliquer la Parole de Dieu: qu'est-ce que c'est que la mort, face à la richesse de vie qui est la nôtre? Qu'est-ce que nous faisons de notre vie?

Pour la Semaine Sainte il n'y a pas eu de prêtre. Il y avait eu une messe pour les rameaux, mais rien pour le Vendredi-Saint qui est une grande cérémonie: descendre le Seigneur de la croix et faire la procession d'enterrement. Les gens voulaient faire ça rapidement. Alors j'ai dit: "Nous allons "préparer la cérémonie. Nous allons refaire les sept paroles (8): vous, vous "aurez celle du pardon; vous, une autre parole..." En tout sept personnes. Chacune a dit sa parole et moi je la développais. Après, il y a eu la descente de croix. J'ai dit: "Nous allons maintenant descendre Jésus de la croix. Que notre dévotion ne soit pas creuse". J'ai procédé à la descente de croix en expliquant la couronne d'épines, les clous, les blessures. Et toujours en comparant aux gens et à la misère. Après, nous avons fait la procession.

A la fin ceux qui étaient contre moi se sont approchés. Ils m'ont félicité. Même le lieutenant-politique m'a dit: "Je te félicite. On a vraiment "quelqu'un qui sait se charger des actes religieux". Et ils faisaient des commentaires. Tout ça a renforcé mon rôle. Les gens se sont rendu compte que, si on me laisse parler, je suis capable de le faire: je parle, mais c'est Taïta Dieu qui met les mots dans ma bouche. Tout ça ne sort pas de mon ventre. Taïta Dieu est d'accord avec ce que je fais.

Q.- Mais vous aidez aussi les gens à se défaire de l'exploitation. Vous pouvez raconter l'histoire des cercueils?

R.- Pendant cinq ans j'ai été président de la Confrérie des esclaves du Seigneur. Elle avait un fonds de 800 sucres et s'occupait d'enterrer les morts. Mais les cercueils venaient d'Alausi, ce qui augmentait les prix. Et ils revenaient assez chers à Achupallas. Alors j'ai dit: "Pourquoi est-ce qu'on ne fabriquerait pas les cercueils ici?" Ils ont répondu: "D'accord. Mais qui va les faire?" Je suis allé apprendre à faire les cercueils à Alausi. Un ami en a fait un pour un enfant devant moi. Après je suis revenu à la paroisse. On m'a donné des planches et des outils. Je me suis mis au travail. Au début ce n'était pas très bien fait. Les associés m'ont encouragé. C'est comme ça qu'on a installé l'atelier. Par la suite la confrérie payait à la tâche un menuisier qui livrait à la direction de la confrérie des cercueils moins chers qu'à Alausi. Ça permettait de les donner aux pauvres.

Mais le lieutenant-politique en a été jaloux et m'a accusé de m'enrichir. Il ne voulait pas qu'on fabrique les cercueils à Achupallas. Il disait que les miens étaient mal faits. On m'a chassé de l'atelier et de la présidence de la confrérie. J'ai donc quitté la Confrérie des esclaves du Seigneur, mais pas le Seigneur.

J'ai ensuite fait une formation de menuisier à Columbe. Je pensais monter un autre atelier dans une communauté pour rendre service aux autres communautés. Mais les gens du village se sont fait protestants. Ils n'ont pas voulu m'aider sauf si j'allais à leur culte. J'en ai pleuré de me séparer de cette communauté. Nous avions beaucoup souffert ensemble.

(8) Selon la tradition, les sept paroles du Christ en croix (NdT).

J'ai organisé un atelier au presbytère. C'est l'atelier des paysans. Nous vendons le cercueil 1600 sucres alors qu'il vaut 3500 dans le commerce. Il y a une direction de l'atelier: un président, un trésorier, un secrétaire. Je suis le trésorier. Maintenant les gens préfèrent l'atelier des paysans. On fabrique aussi des portes, des tableaux, des tables. L'atelier s'appelle "Saint Joseph artisan". Le 19 mars on a fait une fête. A la prochaine réunion qu'on aura, ce sera pour monter un magasin communal avec les fonds de la fabrique de cercueils. On a aussi organisé des cours de coupe et couture pour les dames du village. Il y en a plus de vingt qui viennent, et cela depuis huit mois.

Q.- Vous faites un travail social et d'Eglise en même temps.

R.- Dans un village nous avons fait trois choses: la chapelle, l'école et l'installation de l'eau potable. Ça a été difficile, mais Dieu a dit: "Il faut donner à boire à celui qui a soif". Les gens disaient: "Prendre l'eau potable chez le propriétaire, c'est un péché". Moi j'ai dit: "C'est un plus grand péché que de ne pas avoir d'eau". Pour y arriver il a fallu deux années de conscientisation. C'est pas gratuit mais maintenant il y a l'eau dans les maisons. Avant il fallait aller la chercher au puits. Les bêtes aussi.

Il y avait un autre hameau complètement abandonné, avec une centaine de personnes. Le centre ne s'en occupait pas. Il n'y avait rien. On a organisé là un centre d'alphabétisation. J'ai fait l'enregistrement du hameau pour qu'il ait une école. Maintenant il y a une institutrice. Les gens d'en bas disent que je sème la division. Mais c'est pas vrai.

Dans une autre communauté, on a remplacé le toit de l'école. A San Francisco, nous avons construit l'école et la chapelle. Dans le páramo (9) les propriétaires taxaient les paysans qui font de l'élevage. Les gens étaient comme des esclaves des propriétaires qui les taxaient en laine, en tête de mouton et en argent. Cela se faisait depuis des générations. J'ai commencé la conscientisation en écrivant à la craie sur un tableau ce que chacun payait. Certains 800 sucres, d'autres 2000. Au total c'était 40.000 sucres que les gens payaient chaque année pour utiliser les pâturages de montagne.

J'ai dit: "Mais on pourrait acheter la terre du propriétaire qui vit à Cuenca et qui ne connaît pas son terrain". Nous avons fait la proposition en toute bonne foi. Une commission a été organisée pour l'achat. Les uns vont à Cuenca. D'autres vont trouver les autorités en leur disant: "Voilà, nous avons utilisé le terrain tant d'années en payant". Les autorités de Riobamba ont répondu: "Il faut aller devant la justice". Le propriétaire est venu, tout doux. Il a demandé 150.000 sucres, on a offert 50.000. Il a dit: "Donnez-moi 120.000"; on a répondu: "On donne 80.000". Finalement on s'est mis d'accord pour 90.000. Les gens ont fait faire l'acte de vente notarié. Et maintenant ils vont dans la montagne avec leurs bêtes, sans problème.

La conscientisation c'est quelque chose de lent. C'est ce qui coûte le plus.

(9) Terres froides des hautes vallées de l'Altiplano (NdT).

(Propos recueillis par Bertrand Jegouzo)

(Traduction DIAL - En cas de reproduction, indiquer la source DIAL)

Abonnement annuel: France 275 F - Etranger 330 F - Avion 400 F
Directeur de publication: Charles ANTOINE - Imprimerie DIAL
Commission paritaire de presse: 56249 - ISSN: 0399-6441